



JEAN-PIERRE
Ferland

Un peu plus haut, un peu plus loin

MARC-FRANÇOIS BERNIER

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Table des matières

Prologue	9
Les cordes sensibles de Jean-Pierre Ferland	11

PREMIÈRE PARTIE

Les années d'école

CHAPITRE 1 : Les grands-pères	17
CHAPITRE 2 : Maman, maman, ton fils passe un mauvais moment	27
CHAPITRE 3 : Qu'est-ce que ça peut ben faire...	31
CHAPITRE 4 : La famille, c'est bien plus que la parenté	41
CHAPITRE 5 : Le bonheur se demanderait pas s'il est catholique	49
CHAPITRE 6 : À 15 ans je rêvais d'être un <i>bum</i>	63
CHAPITRE 7 : Ce n'était que des paroles pour gâcher l'été	71

DEUXIÈME PARTIE

Écrire une chanson

CHAPITRE 8 : La fin justifie les moyens	79
CHAPITRE 9 : T'appelles ça vivre, toi, Jos	83
CHAPITRE 10 : Et j'ai quitté mon boss...	93
CHAPITRE 11 : Les Bozos	103

CHAPITRE 12: J'ai le cœur en chanson	119
CHAPITRE 13: Un coup de pouce que je n'oublierai jamais	125
CHAPITRE 14: Chanson engagée pour plaire à M. et M ^{me} de	133
CHAPITRE 15: On donnerait plus de poil à Saint-Jean-Baptiste	143
CHAPITRE 16: <i>Jeunesse oblige</i>	153
CHAPITRE 17: Hidihop Farlatine, des patates et de la poutine	161
CHAPITRE 18: Quand il a demandé mon fusil je lui ai donné	171
CHAPITRE 19: Quand ils n'ont rien su, ils inventent	183
CHAPITRE 20: Avant de m'assagir	189
CHAPITRE 21: Que les journées sont longues quand on est tout seul	203
CHAPITRE 22: Fais du feu dans la cheminée	213
CHAPITRE 23: Je le sais ou... « L'Osstidchoc ! »	221
CHAPITRE 24: Je ne vois plus la vie de la même manière	231
CHAPITRE 25: <i>God is an American</i>	241
CHAPITRE 26: Je rapporte avec mes bagages, un goût qui m'était étranger	247
CHAPITRE 27: Viens prendre une <i>sniff</i> de ville	255
CHAPITRE 28: Une ruche, un chat, un petit cheval blond	267
CHAPITRE 29: Si tu voyais le monde au fond là-bas	275
CHAPITRE 30: Chacun dit je t'aime	287

TROISIÈME PARTIE

À marée basse

CHAPITRE 31: Hier les hommes étaient chanceux	295
CHAPITRE 32: Je m'fait mon p'tit cinéma	303
CHAPITRE 33: Je suis coupé jusqu'à l'os... t'oublier	313
CHAPITRE 34: Ils ont autant d'élan moral qu'ils ont de pages à leur journal	325
CHAPITRE 35: <i>Gala</i>	335

QUATRIÈME PARTIE

Le chanteur est menteur (mais sincère)

CHAPITRE 36: T'es belle.....	355
CHAPITRE 37: Une chance qu'on s'a.....	365
CHAPITRE 38: « Pourquoi ma vie n'est-elle pas un petit ruisseau tranquille? ».....	373
CHAPITRE 39: Je suis sur la glace noire.....	383
CHAPITRE 40: Les enfants que j'aurai.....	393
CHAPITRE 41: Adieu... et à la prochaine.....	403
CHAPITRE 42: Qu'êtes-vous devenues mes femmes?.....	417
CHAPITRE 43: Un soir, le feu de l'âge aura ma peau.....	429
Remerciements.....	449
Crédits.....	450

NOTES DE RÉFÉRENCES

Par souci de rigueur scientifique et de transparence, et pour permettre au lecteur de les consulter facilement, les références scientifiques de cette édition parue en octobre 2012 se trouvent sur le site Internet des Éditions de l'Homme à l'adresse suivante :

editions-homme.com/fichiers/ferland.pdf

Prologue

Voici le récit de la vie d'un géant de la chanson francophone. Une vie tragique, entrecoupée de périodes prodigieuses et fabuleuses, où un homme se révèle à lui-même en même temps qu'il s'affirme et prend sa place dans une société en mutation, mais aussi dans l'Histoire.

C'est le récit d'une vie comme un défi permanent, une lutte quotidienne pour résister aux coups durs que lui assènent parfois les critiques à la plume trop acérée et inutilement cruelle. À certains moments, le voilà comme terrassé par les goûts changeants d'un public qui lui a été infidèle pendant quelques années, mais qu'il arrive à séduire et à reconquérir par sa détermination, son inspiration, son talent, sa tendresse, son charme et son humour.

C'est le récit d'un petit enfant devenu un jeune adulte dont l'éclosion artistique marquera la seconde partie du xx^e siècle québécois.

Dans la mythologie, les héros sont ceux qui surmontent les épreuves que les dieux, dans leur arbitraire, dressent sur leur chemin. Dans nos sociétés modernes, les héros surmontent les difficultés, les épreuves et les rivalités qui menacent leur extraordinaire destinée. Ferland est de ceux-là. Il faut raconter ce héros moderne. C'est un cas exemplaire de résilience.

Voici l'histoire d'un homme aux talents multiples, imparfait comme nous le sommes tous. Il y a quelque chose de cruel, voire d'injuste, à l'exposer ainsi au regard public comme jamais il ne l'a été. Il faut donc lire cette histoire avec générosité, avec respect, avec amour, avec humour. C'est ainsi que j'ai voulu la raconter.

Les cordes sensibles de Jean-Pierre Ferland

Il n'y a pas plus Québécois que Jean-Pierre Ferland, si on se fie au père de la publicité québécoise, Jacques Bouchard ; il a analysé la fibre identitaire d'un peuple qui constitue, comme le veut la formule, un îlot francophone au sein d'un océan anglophone.

Quand on découvre réellement Jean-Pierre Ferland, on trouve un homme dans toute son authenticité, sa complexité et ses contradictions. On trouve un précurseur d'une génération d'entrepreneurs qui ont pris des risques à la hauteur de leurs succès.

Ferland est avant tout un hédoniste. Il faut l'avoir vu « jouer dehors », dans son domaine de Saint-Norbert, pour s'en convaincre. Mais cette apparente insouciance est changeante et laisse place à une sentimentalité greffée aux douleurs de la vie. Il est paradoxalement un hédoniste que la vie ennuie et qui s'affaire à l'oublier.

Il y a chez Ferland un instinct qui lui permet de s'adapter à une société qui connaît, tout le long de sa carrière, de multiples mutations. Innovateur, Ferland le sera à plus d'une reprise, mais il conservera tout de même un certain traditionalisme, que son immense talent artistique n'a pas éliminé et qui a peut-être même contribué à son succès.

On découvre aussi un artiste avec ses doutes, ses défauts d'envie et de jalousie, voire une pointe de mesquinerie ici et là. Il est capable de joindre la simplicité à la vantardise, le goût de paraître à la timidité, l'humilité à la vanité, autant de caractéristiques essentielles pour quiconque veut se maintenir dans le *show-business*.

Il n'a pas l'esprit moutonnier ni le cartésianisme que le publicitaire Bouchard attribue au Québécois typique. Son nationalisme québécois est

aussi sincère que discret. Le plus souvent, il le garde sous le boisseau, pour ne pas indisposer une partie de son public. Ferland est avant tout un individualiste. Il n'a jamais réellement adhéré à l'utopie du grand soir de la libération d'un peuple, qu'il a souvent qualifié de *pea soup*, de pissou et de peureux. Ce qui ne l'empêche toutefois pas d'y reconnaître ses propres peurs. Il le regarde et l'évalue avec la même sévérité qu'il le fait parfois pour lui-même.

Un Québécois, c'est souvent compliqué et paradoxal, enjoué et grave, conservateur et instable, fataliste et pourtant habité par la joie de vivre. Selon Bouchard, l'identité du Québécois a des racines terrienne, minoritaire, catholique, latine, française et nord-américaine. Toutes ont irrigué l'inspiration de celui qui chantera aussi bien *Marie et Joseph* que *Simone*, *La ville* et *La vie des champs*, *God is an American* et *Chanson pour Félix*, *Pissous* ou *Qu'est-ce que ça peut ben faire*.

Dans l'œuvre de Ferland règnent l'amour et la mort, l'humour et la critique sociale, la tendresse et l'agressivité. Cette œuvre n'aurait jamais existé s'il n'avait pas eu la conviction que la réussite est un projet résolument individuel, alors que d'autres cherchaient vainement leur bonheur et leur consécration dans le destin d'un peuple, dans une utopie collectiviste qui ne pouvait que décevoir et blesser, surtout les soirs de référendum.

Qui recherche l'engagement chez lui le trouvera par moments – subtilement – dans une chanson (*On mettrait plus de poils à Saint-Jean-Baptiste... Le bonheur se demanderait pas s'il est catholique... ou Pour qu'il ait la vie facile, nous l'appellerions Judas, Jésus, c'est trop difficile...*). Pourtant, Ferland est avant tout engagé envers lui-même, comme s'il avait la crainte existentielle de ne pas avoir pleinement exploité sa mine intérieure. Comme s'il avait peur de devoir tirer sa révérence sans avoir découvert les plus belles veines recélant les plus beaux diamants sédimentés en lui.

Ferland n'aura pas été une étoile filante dans le ciel du *show-business* québécois. Il est l'une des étoiles qui en forment la grande constellation, sinon la constellation des grands, avec les Leclerc et Vigneault. Mais il aura été plus diversifié : un peu de jazz blanc, de grands orchestres à cordes, puis beaucoup de rock populaire, un peu de folklorique, de l'acoustique, de l'humour, et toujours une ligne mélodique qui se démarque et s'impose. Là où d'autres ont connu une stagnation poétique ou musicale, Ferland a embrassé les courants de son époque, absorbé les mutations sociales. Conscient de ses limites, il a également eu l'intelligence de s'entourer de talents musicaux exceptionnels.

Il peut revendiquer une contribution unique : plus que tous les autres poètes et auteurs-compositeurs-interprètes, il aura rendu légitime une tendresse toute masculine quand certains auront versé dans la sensiblerie efféminée, sinon la mignardise feinte et la mièvrerie. Plus que quiconque – relevant le défi d'un renouvellement constant dans la forme comme dans le fond –, il aura exploité sa passion pour l'amour et pour la femme, qu'elle dorme sagement au couvent ou s'active dans un bordel de Los Angeles. Cela lui causera d'ailleurs de gros ennuis au moment du mouvement de la libération des femmes.

Lui-même rejeton de « Dieu le père », comme il aimait dire en évoquant Félix Leclerc, le voilà devenu le père et le grand-père de quelques générations d'artistes de renommée internationale. Écrire des chansons pour Céline Dion, pour ne nommer que la plus célèbre de ses interprètes, c'est déjà assumer le rôle du père qui laisse, de son vivant, une partie de son héritage. Entre Félix et Céline, il n'y a que Jean-Pierre pour assurer la continuité.

À sa façon, Ferland est un baromètre de la société québécoise, comme le sont tant de créateurs et d'intellectuels. Il reflète et révèle l'état du climat artistique, social ou culturel sans trop osciller, au risque parfois de prendre un peu de retard quand les choses changent trop vite. Puis, arrive un coup de tonnerre – *L'Osstidcho*, par exemple –, qui a le même effet que le petit coup sec que l'on applique au baromètre, pour que son aiguille s'ajuste aux changements. Voilà alors Ferland qui récupère tout son retard et qui devient même l'artisan avant-gardiste de mutations durables.

En écrivant pour exprimer ce qu'il est, et sans prétendre être le porte-parole de quelque groupe ou lobby que ce soit, Ferland affiche une singularité dans laquelle, paradoxalement, se reconnaissent des centaines de milliers de Québécois. Il ne faut pas s'étonner que sa vie et son œuvre témoignent de l'évolution de la société québécoise, avec ses avancées stupéfiantes qui en ont désorienté plusieurs, mais aussi avec ses hésitations, ses peurs, ses régressions parfois.

Pour bien saisir le personnage et lui accorder le traitement qu'il mérite, il faut un récit qui s'éloigne autant que possible du cliché anecdotique de ses amourettes et passions sans lendemain. Il s'agit d'élaborer une biographie définitive, voire une quasi-sociobiographie, puisqu'il n'échappe pas totalement aux conditions qui l'ont vu naître et devenir mature, même s'il est parvenu à s'en affranchir au fil des années.

Dans les pages qui suivent, toutes les sources documentaires ont été identifiées par des notes de référence, qu'elles soient imprimées, audio, visuelles ou électroniques (ces notes se trouvent sur le site des Éditions de l'Homme au editions-homme.com/fichiers/ferland.pdf). Dans tous les autres cas, l'information provient des nombreuses entrevues réalisées ces dernières années. Je tiens particulièrement à remercier Nathalie Lemay, de la gestion des documents à la médiathèque et aux archives de Radio-Canada, ainsi que Pierre Ferland (!), de la vidéothèque MusiquePlus-Musimax, pour leur collaboration et leur professionnalisme. Je remercie évidemment tous ceux et celles qui ont généreusement accepté de témoigner et sans qui le présent ouvrage n'aurait jamais vu le jour (une liste exhaustive se trouve en fin d'ouvrage).

Finalement, je remercie Jean-Pierre Ferland qui m'a honoré de sa confiance alors que j'étais pour lui un parfait étranger au début de cette passionnante aventure. Tout au long de mon travail, il a toujours été disponible, généreux et n'a jamais cherché à me détourner de mon objectif.

Raconter la vie d'un maître de la mystification qui a constamment inventé et réinventé sa vie demeure un exercice risqué. Il se peut que des inexactitudes se soient glissées ici et là. Malgré toutes les précautions qui s'imposent, aucune biographie n'échappe à ce destin. J'en assume l'entière responsabilité.

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES D'ÉCOLE

On rit comme des enfants
On pleure énormément
On passe des années
À s'hair, à s'aimer

(La famille, 1981)

CHAPITRE 1

Les grands-pères

Lorsque vos arrière-grands-pères
sont débarqués un beau matin
Lorsque vos arrière-grands-pères
sont ainsi devenus les miens
C'est là qu'est née pour mieux s'entendre
la plus curieuse des chansons
Que mon fils chante sans comprendre,
allez ma mie, retrousse ton jupon

(Les grands-pères, 1963)

En terre québécoise, la lignée généalogique de Jean-Pierre Ferland remonte au mariage de François Ferland, dit aussi Frelan (38 ans), et de Jeanne-Françoise Milloir, dit aussi Millouer (28 ans), à Sainte-Famille de l'île d'Orléans, le 11 juillet 1679¹. Outre l'amour de la chanson et le fait de figurer au Panthéon des auteurs et compositeurs canadiens, Ferland a donc cette île en commun avec Félix Leclerc. « Pour chaque Québécois soucieux de ses origines, le lieu est sacré, le lieu est magique. Cette barque-là est un très vieil esquif échoué, venu sans escale de l'ancienne France », écrira le biographe de Félix².

On ne sait rien du métier de ce Frelan, mais il faisait sans doute partie de ces « défricheurs qui ont assuré le premier peuplement... Principalement recrutés dans les provinces d'Anjou, de Saintonge, du Poitou, plus tard de la Normandie et de Bretagne, ce sont des cultivateurs et des ouvriers

qui venaient, avec femmes et enfants, recréer un foyer stable³ ». Quant à sa femme, née à Québec en janvier 1653, elle est déjà veuve et mère de quatre ou cinq enfants (les sources généalogiques se contredisent) quand elle convole avec lui, pour finalement mourir le 25 novembre 1708 à l'âge de 55 ans⁴. À peine 10 mois après son mariage avec François Ferland, elle accouche du premier des huit enfants du couple. De 1670 à 1695, elle aura mis 12 ou 13 enfants au monde avant de s'éteindre. Au fil des générations, les Ferland se rapprochent de Montréal, notamment quand Louis-Narcisse Ferland se marie, en 1830, à Sainte-Geneviève-de-Berthier, petit village situé à 14 km du village de Saint-Norbert, où Jean-Pierre Ferland habite depuis 1973. Armand Ferland, le père de Jean-Pierre, voit quant à lui le jour en 1908.

On sait peu de choses de la jeunesse d'Armand Ferland, sinon qu'il a étudié en Ontario, où il a, entre autres, été souffleur de verre en usine, avant d'atterrir à Montréal. Selon Robert Ferland, frère cadet de Jean-Pierre, il aurait aussi été livreur de boissons gazeuses.

On en sait davantage au sujet de la mère de Jean-Pierre Ferland, Anna Roy, née elle aussi en 1908. Son père, Laurient Roy, meurt très jeune, à 27 ans. Sa femme, Dorila, se retrouve avec quatre enfants sur les bras, dont Anna, la benjamine. La mère de Dorila est alors intraitable : elle refuse que sa fille se retrouve dans une situation aussi difficile. Elle exige que trois des enfants soient placés avec d'autres orphelins dans une école de réforme située sur l'île de Laval, mais accepte que Dorila garde la jeune Anna avec elle.

Malgré la douleur, Dorila ne se laisse pas démonter. Chaque fin de semaine, elle visite ses trois autres enfants à qui elle apporte des bonbons. Pour pouvoir les récupérer le plus rapidement possible, elle se lance en affaires. Grâce à l'aide de sa mère, elle s'achète un petit commerce où on vend à la fois des biscuits et des bonbons. Il y a même des livres qu'on peut emprunter ou échanger, relate Monique Ferland, la sœur de Jean-Pierre. Véritable mémoire familiale, cette dernière connaît beaucoup de choses sur la petite histoire de cette famille banale, autant de confidences racontées par sa mère alors que ses grands frères étaient mariés et partis de la maison et qu'elle se préparait à devenir religieuse chez les Sœurs blanches. À ce chapitre, elle se démarque d'ailleurs de son grand frère, qui semble se spécialiser dans la mémoire sélective ou l'amnésie stratégique. Ce phénomène peut s'expliquer par un certain ressentiment à l'égard des années

d'enfance, de la vie de famille et de la présence d'un père qui en impose – pour ne pas dire qui terrorise parfois le petit Jean-Pierre.

Au fil des mois, le commerce de Dorila fleurit. Les clients sont au rendez-vous dans ce petit établissement qui ressemble à certains de nos dépanneurs. Parmi ceux-ci, il y a Julien Durand. Fortuné Breton ayant immigré au Canada, il se spécialise dans l'importation de vin français au Québec en passant par les îles Saint-Pierre-et-Miquelon. À cette époque où la prohibition bat son plein, on a laissé sous-entendre que Durand se livrait à la contrebande. Le fait est loin d'être certain, car les témoignages à ce sujet demeurent flous. Jean-Pierre a déjà affirmé que celui qui allait devenir son grand-père avait été un *bootlegger*. Son frère cadet, Robert, a lui aussi eu vent de cette rumeur familiale. « On le sait parce qu'un jour, il s'est fait saisir un bateau... Il avait fait accroire à ma grand-mère que c'était légal de faire ça [et de faire fortune avec ce trafic]. Lui, quand il s'est fait prendre, il a arrêté tout ça. Mais il avait déjà ramassé de l'argent et elle [Dorila] disait "L'argent, tu ne t'occupes pas de ça, c'est moi qui s'en occupe" », car il y avait dans sa famille des personnes riches habituées à faire des placements. Monique se souvient que ce passé pas très glorieux « a torturé [son] grand-père pendant ses derniers jours ».

Une chose est certaine, à compter des années 1920, l'archipel français au large de l'Amérique devient la plaque tournante de la contrebande d'alcool, ce qui lui procure un boom économique éphémère qui durera jusqu'à la fin de la prohibition américaine, en 1933⁵. Il est fort probable que Durand a tiré profit de ce commerce illicite. Robert Ferland a d'ailleurs souvenir des traces de cette prospérité économique. Il se rappelle que son grand-père a acheté un Ford modèle T neuf, tandis que la grand-mère achetait des immeubles à logement pour investir leur argent. Des maisons de deux ou trois étages, en lot de trois ou quatre, dans les rues Chambord, Parthenais et des Érables, sans compter des terrains vacants ailleurs.

Monique Ferland parle du grand-père comme d'un homme très instruit. Il passe régulièrement au commerce de Dorila pour échanger des livres et, inévitablement, discute de plus en plus longuement avec celle qui s'avère être une grande lectrice. Autre point en commun : il est veuf et se retrouve avec quatre filles à s'occuper. Intérêt mutuel, passion amoureuse ou les deux ? Toujours est-il que, d'un livre à l'autre, Dorila épouse le Breton dont les activités commerciales, si obscures ou irrégulières soient-elles, ne semblent pas l'effaroucher. Cette union comporte par ailleurs un

avantage indéniable : Dorila pourra récupérer ses trois enfants laissés à l'orphelinat. Durand achète une grande maison où se forme une seule et unique famille de huit enfants. La fusion est parfaite, les enfants partagent tout, sans distinction de l'origine familiale. Il n'y a pas de demi-frères ou de demi-sœurs, « pour eux autres, ils étaient frères et sœurs », explique Robert. C'est si vrai qu'au décès de Dorila, l'héritage provenant principalement de son mari sera partagé de façon égale entre tous et toutes, sans égard à leur origine biologique. C'est dans ce cadre que va grandir Anna Roy.

On ne sait pas vraiment de quelle façon se rencontrent Armand et Anna, ni combien de temps ils se fréquentent, mais on sait qu'ils se marient jeunes, à l'âge de 19 ans, le 14 février 1927, à l'église de la paroisse Saint-Stanislas-de-Kostka, sur le Plateau-Mont-Royal, qui est alors un quartier populaire et qui n'a rien du quartier branché bon chic bon genre qu'il deviendra au début des années 1990.

C'est à l'ombre du clocher de cette église, mais aussi dans la noirceur de l'Église de l'époque, que Jean-Pierre va grandir, tourmenté par la recherche de la pureté et la crainte de Dieu. Le couple aura sept enfants : Jacques, Jean-Pierre, Robert, Monique, Antoine, Paul-Émile et Anne-Marie. Cela ne tient toutefois compte que de ceux qui ont vu le jour. « Ma mère m'a toujours dit qu'elle avait eu 13 grossesses, relate Robert. Le reste des enfants, elle les a perdus... Ses bébés naissaient morts » en raison d'hémorragies survenant en fin de grossesse. « C'était terrible », ajoute celui qui se souvient qu'elle saignait tellement que le médecin accrochait une poulie au plafond de la chambre et relevait le pied du lit. « Il fallait qu'elle ait les pieds en l'air tout le temps... parce qu'elle perdait trop de sang », tout cela pour essayer de conduire sa grossesse à terme.



Pendant des années, Jean-Pierre Ferland répétera inlassablement qu'il n'y avait que trois livres dans sa famille, dont l'annuaire téléphonique. « Quand j'étais petit, on était sept enfants. Il n'y avait rien, pas de livres, et seulement deux disques : un vieux Bing Crosby et la 5^e de Beethoven. Pas de musique sinon. Comment se fait-il que je sois devenu un artiste ? Je n'ai pas eu d'inspiration musicale ni littéraire. Le seul livre que j'ai lu à 14 ans c'est *Adagio* de Félix Leclerc⁶. » Ce qui n'est pas tout à fait exact, selon sa sœur Monique, qui se souvient que Jacques, l'aîné, avait acheté l'encyclopédie en plusieurs

volumes *Pays et nations*, une collection qui a permis à des milliers de Québécois de découvrir le monde avant Expo 67. Elle se souvient aussi que la grand-mère Dorila avait donné à la famille un exemplaire des *Fables* de La Fontaine ainsi qu'une Bible illustrée. Quand il pleuvait, Anna leur lançait : « On s'assoit et on apprend une fable de La Fontaine. »

D'autres livres circulaient chez les Ferland. « On en empruntait de l'école, on les lisait et on les ramenait », poursuit Monique qui se rappelle que le premier livre que Jean-Pierre a rapporté à la maison avait été mis à l'index par la toute-puissante Église catholique. Intriguée par ce bouquin qu'elle découvre en rangeant les vêtements de son fils, Anna appelle Dorila qui lui confirme la chose, mais ne s'en offusque pas, les grands-parents ayant les idées larges pour l'époque. Ferland omet aussi de dire qu'il a abondamment fréquenté la bibliothèque de ses grands-parents maternels. « Jean-Pierre aimait beaucoup ma grand-mère. Pour lui [ses grands-parents], c'étaient des intellectuels. Quand on allait chez eux, on ne parlait pas de la vie et du beau temps. Il discutait beaucoup avec mes grands-parents. L'entrée était tapissée de tablettes de livres » que Jean-Pierre voulait emprunter, rappelle encore sa sœur. À 16 ans, par exemple, nageant toujours dans l'eau bénite, il souhaite emprunter une série de livres sur les papes, mais Dorila le lui interdit. Elle préférait qu'il ait atteint 21 ans, l'âge légal de la majorité, poursuit Monique, car « il y avait des scandales là-dedans. Les premiers papes, ça avait des familles, des divorces », ce qui n'était pas un bon exemple pour un jeune catholique de l'époque, l'Église préconisant les croyants ignorants et crédules plutôt que les citoyens éclairés et critiques. Il faudra d'ailleurs attendre bien des années avant que Jean-Pierre ne « défroque » définitivement.

À défaut d'être fréquentes, les visites chez les Durand sont fertiles. Les enfants Ferland ont peut-être vu leur grand-mère une vingtaine de fois dans leur vie. « Ils vivaient en solitaire, dans leur maison. Dans leur chambre, il y avait un crucifix grandeur nature. Faut le faire... C'était très impressionnant. Tu rentrais dans cette chambre-là et t'avais peur... Il n'y avait presque pas de lumière », rapporte Robert.

On ne sait rien des grands-parents Ferland, mais du côté du père, il n'y a pas ce goût pour la culture. Les lectures d'Armand sont surtout pratiques. Il lit *La Presse*, sa seule lecture en français. Le reste est en anglais : *The Herald*, *Popular Mechanics*, etc. « Quand mon père arrivait de travailler, il fallait qu'il y ait presque le silence dans la maison. Il s'assoit pour lire son

La vie, l'œuvre et l'époque d'un géant de la chanson

C'est l'histoire d'un homme qui se croyait voué à une existence banale, mais qui est devenu au Québec le véritable maillon musical entre tradition et modernité. C'est un regard intime sur l'enfant qu'il était et sur l'adulte sensible qui s'est découvert une voix. C'est le portrait d'un petit roi, peint devant nous à coups de *Jaune* et de *Bleu blanc blues*. Jean-Pierre Ferland, à travers des textes empreints de chaleur, de naïveté et de profondeur, a chanté les hauts et les bas de la vie, les amours d'un jour et ceux d'une éternité. Tour à tour personnage exubérant, poète séducteur, artiste fécond et rêveur introspectif, il a toujours respiré l'air du temps. Les héros de notre époque sont ceux qui transcendent les métamorphoses qu'ils s'imposent. Ils surmontent les difficultés, les épreuves et les rivalités qui menacent leur extraordinaire destinée. Ferland est de ceux-là. Il faut raconter ce héros moderne.

Détenteur d'un doctorat en science politique, journaliste politique à Québec pendant près de 20 ans, Marc-François Bernier est aujourd'hui professeur agrégé au Département de communication de l'Université d'Ottawa. Il a corédigé le *Guide de déontologie de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec* et agit régulièrement à titre de témoin expert dans les litiges relatifs à l'éthique, à la déontologie et à la sociologie du journalisme. Pour écrire ce livre, il a mené une recherche minutieuse pendant trois ans.